

RAYOU Patrick (2002). – *La « dissert de philo »*. Sociologie d'une épreuve scolaire, Rennes, PUR, 272 p.

Dans la recherche dont cet ouvrage rend compte, P. Rayou a pris le parti de regarder les copies de philosophie « comme des constructions sociales en même tant qu'intellectuelles ». Pour construire ce double regard, il était nécessaire d'entreprendre une démarche nouvelle. En tant qu'ancien enseignant de philosophie, il lui fallait donner aux « impuretés » qui émaillent ces copies un autre statut que celui « de scories imputables aux insuffisances des élèves », il lui fallait échapper aux réactions d'agacement, de lassitude que suscitent fréquemment la lecture et la correction de ces écrits. En tant que sociologue, il lui fallait prendre ses distances par rapport à des travaux théoriques antérieurs.

En effet, si les écrits des élèves et des étudiants ont donné lieu à certains nombres d'études, celles-ci ont souvent été caractérisées par la mise en œuvre de stratégies d'évitement : les copies et leur contenu se trouvaient mis entre parenthèse et c'étaient les pratiques de notations qui étaient au centre du questionnement. On peut penser à la docimologie qui, dans une perspective technique, s'intéresse, notamment, au nombre de correcteurs nécessaire pour qu'une même copie se voit attribuer, une seconde fois, une note identique. On peut penser aussi aux textes de P. Bourdieu sur les catégories de l'entendement professoral (avec M. de Saint-Martin, 1975, « Les catégories de l'entendement professoral », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 3, pp. 68-87 et en 1989, *La noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Ed. de Minuit). Sant là mis directement en relation : l'origine sociale des élèves, leurs notes et les adjectifs qualifiant leurs écrits. Ainsi P. Bourdieu parvient à un déchiffrement des significations sociales « de cette étrange machine cognitive qui opère toute une série d'opérations de connaissance et d'évaluation tendant objectivement à établir une correspondance étroite entre le classement d'entrée et le classement de sortie sans que ne soit jamais *connus ni reconnus officiellement* les principes ou les critères proprement sociaux du classement » (1989, p. 56).

Considérer les copies d'élèves, alternativement, comme ces *curiosa* exotiques dont on peut tirer à l'occasion quelques perles pour constituer un bêtisier ou comme « des productions qui ne sont rien de plus que ce que produit et demande l'institution scolaire » (1975, p. 77) ne laisse aucune place à l'étude des manières de faire qui les ont rendues possibles.

Patrick Rayou prend en compte les éléments de cette tradition mais les intègre dans des développements méthodologiques originaux, composant ainsi un itinéraire riche et complexe.

Partant de la situation paradoxale de la philosophie, discipline bien reçue alors même que ses résultats au baccalauréat sont médiocres, il retrace les conditions historiques et sociales de l'émergence de la dissertation de philosophie construite en vue de permettre « de sceller deux universels, celui de la citoyenneté et celui de la raison » (p. 16). Il souligne aussi combien l'élargissement du public lycéen, les modalités contemporaines de la socialité juvénile dont la « réticence » constitue une des composantes dominantes de l'existence intellectuelle rendent difficiles le type d'engagement que suppose cet enseignement.

Ces éléments préalables étant posés, il se situe délibérément au cœur de la complexité, là où s'entrecroisent les manières de faire des élèves et les manières de noter des enseignants. Pour cela, il met en œuvre plusieurs approches. Tout d'abord, il présente et analyse une copie de STT, dite copie n° 4, montrant tout à la fois que l'on reconnaît bien là un écrit philosophique mais que l'on ne sait quel est le problème traité. Le sujet est « dépecé en morceaux » (p. 48) et c'est une série de résonances qui s'enchaînent sans qu'il y ait raisonnement. Le travail donné à voir sur cette copie distingue éléments d'analyse conceptuel, éléments du cours et références à des auteurs, il permet ainsi d'accéder à des manières de faire récurrentes tant dans l'usage de ces différentes sources que dans les stratégies d'énonciation.

Ce travail minutieux, de style monographique, sert de socle méthodologique pour des investigations plus larges et diversifiées : le recueil et l'analyse d'un corpus de 85 copies (bac série L) ; la reprise de la copie n° 4 et sa soumission au jugement de jurys d'élèves de différentes terminales et d'enseignants de philosophie, puis de nouveau la reprise de 5 copies du bac soumises à 50 élèves de série L de différents établissements ; des entretiens avec 32 élèves de terminales ; enfin, la passation d'un questionnaire (construit à partir des entretiens) par presque 1 000 élèves. P. Rayou, soucieux de précision mais aussi d'ouvertures généralisatrices solides, avait déjà entraîné son lecteur dans ce travail de va et vient entre approche qualitative intensive et approche quantitative dans son ouvrage *La grande école* (1999, Paris, PUF).

169

Autant dire qu'il est difficile de résumer ce travail foisonnant même si l'exposition organise pour le lecteur un cheminement clair, toujours illustré d'exemples qui donnent consistance aux développements présentés. C'est pourquoi, avant de terminer la présentation de cet ouvrage, je voudrais retenir et mettre en évidence quatre points concernant les manières de faire des élèves, le travail d'évaluation des enseignants et les aspects consensuels de l'enseignement de la philosophie.

Comment parvenir à rédiger une dissertation de philosophie ? Autour de trois pôles : l'énonciation, la mise en œuvre de ressources, le but poursuivi, P. Rayou dégage des ensembles de pratiques tacites et récurrentes. Et il remarque au cœur de cette sorte de vulgate lycéenne implicite : « Les élèves [...] au lieu de se dédoubler par rapport

à eux-mêmes grâce à l'effet de miroir de l'écrit, s'instituent en fait spectateurs d'un monde très conventionnel, fait de références largement convenues et de mises en forme banalisées par l'usage scolaire » (p. 74).

Autres acteurs, les enseignants de philosophie se trouvent aussi en butte « à d'importantes difficultés car « les nouveaux publics » ne sont pas spontanément en phase avec une forme scolaire élaborée très anciennement et pour des élèves différents de ce qu'ils sont aujourd'hui. Ils sont alors obligés d'entrer dans des pratiques de transaction destinées à faire tenir ensemble des attentes intellectuelles élevées et l'accueil d'élèves que leur trajectoire [...] n'a pas forcément prédisposés à les valider » (p. 212).

Malgré ce que P. Rayou nomme les « impuretés », les « failles », il souligne que les élèves jouent le jeu. Cela est particulièrement manifeste dans l'analyse de l'exercice de notations croisées d'élèves et d'enseignants. En effet celui-ci « semble permettre de conclure au caractère partagé des critères de notations. Les élèves classent en effet très généralement les copies selon des niveaux semblables à ceux que définissent les enseignants. Ils semblent aussi admettre, en fonction de la place qu'ils estiment occuper dans l'éventail des filières et séries, des correctifs de justice qui témoignent d'une appréciation commune (aux adultes et aux jeunes) de ce qu'il est possible d'exiger d'eux comme du maximum qu'ils peuvent atteindre » (p. 223).

Ce consensus se retrouve à un autre niveau. En effet, si l'on met à part la proportion non négligeable des élèves qui a probablement abandonné tout espoir de se réaliser dans le système scolaire, « ce sont surtout les enfants des catégories populaires qui acceptent de se laisser transformer par la philosophie, ceux des cadres qui y semblent le plus réticents et qui considèrent la discipline comme un moyen d'étoffer une réflexion qu'ils construisent par ailleurs » (p. 238).

Par la présentation de ces démarches plurielles et par la mise en perspective largement illustrée de leurs résultats, cet ouvrage sur la « dissert de philo » concerne, bien au delà des professeurs de philosophie ou des professeurs de lettres, les professeurs de lycée qui peuvent ainsi découvrir autrement les stratégies cognitives de leurs élèves, les pratiques de réticence des adolescents, les logiques sociales de jeunes qui accèdent désormais au lycée, sans oublier les logiques professionnelles des enseignants eux-mêmes.

Michèle GUIGUE
Université de Lille 3